

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>								

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

PREMIERE PARTIE — LE CAPITAINE LA CHESNAYE

XVII — LE CHAMP-CROTTÉ

—La Chesnaye ! répétèrent les assistants avec un effroi et une émotion que per-son ne songea à cacher.

—Oui, dit le lieutenant de robe courte. La Chesnaye qui est encore sur le terrain de manège, j'en suis sûr, et qui, il y a vingt minutes à peine, rêvait de maquignon pour acheter un cheval, à l'aide duquel il voulait fur sans doute

—Alors, reprit M. de Beroso, c'est donc lui qui vient de passer tout à l'heure près de moi dans les ténèbres.

—La Chesnaye a passé près de vous ! s'écria le magistrat.

—Mais je ne saurais en répondre. Tout ce que je puis vous dire, c'est que tout à l'heure, à l'autre bout du Champ Crotté, un cavalier a passé sous les naseaux de mon cheval, avec une rapidité et une brusquerie telles, que j'ai failli être désarçonné.

—Et de quel côté se dirigeait ce cavalier ?

—Par là-bas, vers les dernières mesures du mar. aux bestiaux.

—Grand merci pour les renseignements que vous me donnez, monsieur le comte, je vais faire fouiller ce côté du champ de foire.

—Alors, mon digne lieutenant, je vous laisse à vos affaires... Ah ! dites-moi. Où est en ce moment M. le prévôt de Paris ?

—M. le prévôt doit être encore dans la maison de Jonas.

—Cela tombe à merveille ! j'y vais précieusement. Mais, je vous

en conjure, faites donc éclairer cette damnée rue aux Bestiaux, afin qu'une autre fois je ne fasse plus fausse route, lorsque les pensées d'amour me troubleront la cervelle.

Allons, au revoir, mon oher lieutenant.

—Je suis votre serviteur, monsieur le comte.



— le jeune homme, sans lâcher la petite main qu'il avait prise, s'était laissé glisser sur le plancher et se trouvait alors agonisant près de son interlocutrice.

sa monture et portant la main à son front, il salua profondément le personnage inconnu.

—Eh quoi ! fit-il de sa voix la plus douce, seigneur Van Holmont, fuyez vous donc ma présence ?

—Aucunement, M. le comte, répondit celui qui venait de saluer le gentilhomme. Je me reculais pour vous laisser passer.

Et, se retournant, le lieutenant fit signe aux autres de laisser passer le noble seigneur.

Celui-ci poussa son cheval, se dandinant sur sa selle, et relevant coquettement sa fine moustache.

En longeant la palissade pour prendre la rue aboutissant à la porte du marché, et dans laquelle était située la maison de Jonas, il passa devant les deux hommes qui nous avons laissés spectateurs muets et attentifs de ces diverses scènes.

Depuis l'apparition du comte, l'homme aux vêtements sombres n'avait pas quitté des yeux le gentilhomme, et le regard qu'il dardait sur lui étincelait de la façon la plus étrange.

En voyant venir à lui le jeune seigneur, il saisit Hector par le bras et l'entraîna violemment en arrière comme pour éviter une rencontre.

Mais il était trop tard : le comte avait aperçu les deux hommes.

Arrêtant brusquement

—No serait-ce donc pas à moi à vous céder la place, à vous, le plus ancien ami de feu mon excellent et malheureux père ? Ce qui m'étonne, c'est de vous trouver à la foire Saint-Germain, vous le plus savant de nos savants, le plus sérieux de tous les adeptes !

—Je m'étonne plus encore d'y être moi-même, monsieur.

—Mais, pardon, je trouble peut-être indiscrètement vos propres affaires. Veuillez m'excuser et me permettre de vous dire : au revoir !

—Au revoir, monsieur le comte, dit Van Helmont d'une voix sèche.

Le comte s'inclina plus profondément encore que la première fois et disparut, en s'engageant au grand trot dans la rue du Marché-aux-Bestiaux.

—Oh ! fit à demi-voix l'homme en faveur duquel l'élégant seigneur venait de déployer une politesse si respectueuse, oh ! tu as entendu, Hector ? La Chesnaye était là devant nous.

—Oui, interrompit le soldat ; je n'ai pas perdu une parole. Enfin, maître, nous touchons au terme ! il ne peut échapper, et les archers vont l'amener là dans quelques instants...

—Les archers ne trouveront personne ! dit gravement le mystérieux personnage. La Chesnaye leur a échappé !

—Vous le croyez ?

—J'en suis sûr. Ce mystère impénétrable, c'est à moi seul qu'il appartient de l'éclaircir. Je suis bien l'instrument de Dieu ! A moi à récompenser les bons et à punir les mauvais !...

Viens, Hector, partons ! nous n'avons plus rien à faire ici. Retourne à ton poste... moi, je vais interroger Aldah. Seulement, sois fidèle.

Le soldat s'arrêta immobile.

—Doutez-vous de votre serviteur, maître ? demanda-t-il d'une voix émue.

—Non ! reprit Van Helmont après un moment de silence, mais sans la moindre hésitation, non, je ne doute pas de toi ; la preuve en est que la moitié de mes secrets t'appartient. Demain, songe à ce que je t'ai dit : sois à la porte Neuve...

—J'y serai, interrompit Hector. Demain matin, celui qui doit venir me trouvera à son entrée à Paris.

—Et le soir, ajouta Van Helmont, tu iras m'attendre sous les murs de l'hôtel Spiassons.

Hector tressaillit brusquement.

—Oh ! maître, dit-il avec effroi, vous voulez donc retourner dans cette maison maudite ?

—Il le faut !

—Prenez garde !

—A quoi ?

—Je ne sais, mais c'est un pressentiment... La rue des Vieilles-Etuves vous sera fatale !

—Dieu n'est-il pas visiblement avec moi ?

Hector courba la tête.

—D'ailleurs, reprit son interlocuteur après un instant de silence, ce que je fais, ne faut-il pas que je le fasse !... Viens ! partons !

Tous deux s'éloignèrent, en gagnant la rue opposée à celle prise par le comte de Bernac.

Cette rue conduisait à la porte de la foire donnant sous les murailles de l'Abbaye.

Pendant ce temps, les archers continuaient leurs recherches, et Jean sans Rate, impatient et anxieux, multipliait ses efforts pour atteindre le but promis, tandis que le lieutenant de robe courte commençait à pâlir de crainte.

Une heure après que les événements que nous venons de raconter dans les précédents chapitres s'étaient accomplis dans la boutique du rôtisseur et sur le Champ-Crotté, le lieutenant civil et le lieutenant de robe courte étaient de nouveau réunis dans la maison de la porte Buoi, réservée à la police.

Les deux magistrats, debout tous deux et silencieux, paraissaient absorbés dans un monde de réflexions amères.

Tout à coup, la porte du cabinet s'ouvrit et M. d'Aumont entra dans la pièce.

Son visage était pâle et contracté.

—Eh bien, monsieur de Villiers ? demanda-t-il brusquement en s'adressant au lieutenant civil, avez-vous enfin réussi ?

—Non, monseigneur, balbutia le magistrat dont le front s'empourprait du rouge de la honte, je suis arrivé trop tard.

—Et vous, monsieur le lieutenant de robe courte ? continua le prévôt en se tournant vers le second magistrat.

—J'ai échoué également, monsieur, dit le malheureux lieutenant. J'ai fait fouiller en vain tout le Champ-Crotté. La Chesnaye avait disparu sans que je puisse m'expliquer sa fuite.

—Ainsi, vous n'avez vu personne, monsieur de Villiers ?

—Personne autre qu'un homme que j'ai fait arrêter sur l'assurance donnée par des témoins oculaires, qu'il avait été vu soupant avec ce La Chesnaye, que Dieu confonde !

—Où est ce prisonnier ?

—Dans la salle voisine, monseigneur. Il demande même à vous parler.

—Qui dit-il être ?

—Cet archer de la prévôté de Rouen dont vous connaissez l'histoire.

—Giraud !

—Oui, monseigneur.

—C'est bien !

—Monsieur le prévôt aurait-il mieux réussi que nous ? demanda le lieutenant civil.

—Non, messieurs, La Chesnaye m'a échappé également ; mais ce dont j'ai la certitude, c'est que vos deux espions vous trompaient. Bonne et prompt justice sera faite des misérables.

—Rougegorge ne vous trompait pas, dit vivement M. de Villiers. Plus de dix personnes m'ont affirmé avoir vu, peu d'instants avant mon arrivée, celui qu'il m'avait désigné pour être La Chesnaye.

—Jean sans Rate, n'a pas menti, ajouta aussitôt le lieutenant de robe courte. Tous les gens qui étaient sur le terrain de manège et notamment le maquignon qui a vendu le cheval à La Chesnaye, ont témoigné de la véracité de son rapport.

—Mais, s'écria M. d'Aumont avec colère, si l'un a dit vrai, il faut que l'autre ait menti. Il ne saurait y avoir de milieu entre ces deux affirmations différentes.

—J'en appelle au témoignage de M. le comte de Bernac, lequel passait sur le terrain de manège alors que l'on cherchait La Chesnaye. Lui-même l'a vu !

—M. le comte de Bernac était également près de la loge du rôtisseur, ajouta vivement le lieutenant civil.

—Je quitte à l'instant M. de Bernac chez Jonas, dit le prévôt, et il m'a appris effectivement vous avoir rencontrés tous deux successivement en venant me retrouver.

Maïs M. de Bernac n'a que faire dans nos opérations, messieurs ! Il est évident que nous sommes le jouet d'habiles misérables.

Ce sont ces misérables qu'il faut découvrir à tout prix et, par la sang-Dieu ! nous y parviendrons !

Monsieur, de Villiers, faites entrer cet homme qui désire me parler.

Le lieutenant civil s'empressa d'obéir, et l'archer de la prévôté de Rouen fut introduit dans le cabinet en présence des trois magistrats.

—Vous vous nommez Giraud ? demanda M. d'Aumont.

—Oui, monseigneur, répondit l'archer.

—Vous êtes accusé d'avoir soupé ce soir même avec La Chesnaye !

—Je le sais, monseigneur !

—Qu'avez-vous à me dire ?

—Rien, en présence de ces messieurs.

—C'est donc à moi seul que vous voulez parler ?

—Oui, monseigneur, à vous seul.

—Laissez-moi, messieurs, dit le prévôt.

—Mais, monseigneur, la prudence... fit observer le lieutenant civil.

—Je suis armé, interrompit M. d'Aumont. D'ailleurs, dessé-je courir risque d'existence, il faut que cette affaire s'instruise sans plus tarder.

Allez, messieurs ! si j'avais besoin de vous, j'appellerais.

Le lieutenant civil et le lieutenant de robe courte s'inclinèrent et sortirent.

—Eh bien ! dit le prévôt en se retournant vers Giraud, lorsqu'il se vit seul avec l'archer. Je sais qui vous êtes, je connais toute votre histoire, je vous ai vu lors du procès du comte de Bernao devant le parlement, vous pouvez parler sans crainte.

—C'est ce que je veux faire, dit Giraud.

—Il s'agit de La Chesnaye ?

—Non, monseigneur.

—De qui donc s'agit-il ? s'écria le prévôt avec étonnement.

—Il s'agit de M. le comte de Bernao !

—Du comte de Bernao ?

—Oui, monseigneur.

Le prévôt réfléchit durant quelques instants, puis relevant la tête et regardant fixement Giraud :

—Parlez ! dit-il, j'écoute !

XVIII

MADemoiselle Diane

Le grand Châtelet, siège de la prévôté de Paris et habitation du prévôt, était situé sur la rive droite de la Seine, à l'emplacement qu'occupe aujourd'hui le côté occidental de la place du Châtelet, là où s'élève la fontaine monumentale placée dans l'axe du nouveau pont, qu'en cette année, 1860, on est en train de construire sur le fleuve.

Jadis forteresse destinée à défendre les remparts de la ville, le Châtelet avait vu changer fortement sa destination lorsque l'enceinte de Paris fut élargie sous Philippe-Auguste.

Depuis lors, il avait été concédé à la prévôté de la capitale, laquelle y avait établi le point central de la juridiction.

Le monument avait néanmoins conservé son apparence formidable et farouche, avec ses tours noires et hideuses, ses portes basses aux battants massifs et ses murailles crénelées.

Quatre rues étroites, sombres, malsaines, tortueuses, serpentaient autour de l'édifice.

C'étaient la rue Saint-Leufroi, la rue Trop-va-qui-dure ou Qui-m'y-trouvera-si-dur, celle de la Vallée-de-la-Misère, et enfin la rue de la Triperio.

Depuis l'année 1593 que messire Jacques d'Aumont était prévôt de la bonne ville, il résidait donc au grand Châtelet en compagnie de madame d'Aumont sa femme, et de mademoiselle Diane sa fille.

Les appartements affectés au prévôt de Paris occupaient le premier étage de la façade de la forteresse, et les fenêtres s'ouvraient par conséquent sur la berge de la rivière en face du pont au Change.

Ce soir, ou pour mieux dire, cette nuit du 13 mars 1605 où commença notre histoire, deux de ces vastes croisées étaient seules éclairées, et le reste de l'édifice était plongé dans une obscurité profonde.

Ces deux fenêtres, brillant dans l'ombre comme les deux yeux d'une bête fauve, étaient celles d'une pièce de formes et de proportions élégantes, servant de petit salon ou de parloir à la famille du prévôt.

L'une de ces montres-horloges, sorte de boîte carrée, large, épaisse, au cadran posé à plat, placée sur une table voisine de la fenêtre de droite, marquait dix heures.

Une seule personne occupait alors le petit salon dans lequel nous venons de pénétrer, et cette personne était mademoiselle Diane d'Aumont.

Blonde, blanche, rose, fraîche comme une fleur de mai, mignonne et délicate comme la tige d'un jeune saule, dont sa taille possédait la flexibilité élégante, gracieuse dans chacun de ses mouvements, vive et légère comme l'oiseau qui va prendre son vol, la jeune fille offrait le type parfait de cette beauté empreinte d'un cachet de poésie et de chasteté que les artistes se sont plu à décrire à la mère du divin Sauveur.

Son costume, presque religieux, car il se composait d'une simple robe de laine blanche, prêtait encore à l'illusion et, debout qu'elle était devant une fenêtre, le front appuyé contre les vitres, le corps encadré par les rideaux de tapisserie qui retombaient sur le plancher en plis épais, elle ressemblait à s'y méprendre (pour ceux qui eussent pu la voir du dehors) à l'une de ces madones italiennes immobiles dans leurs niches de marbre.

Sans doute la fille du prévôt de Paris était absorbée dans une contemplation ardente ou subissait le charme d'une rêverie profonde, car depuis plus d'un quart d'heure qu'elle avait quitté son siège pour s'approcher de la fenêtre, elle n'avait pas changé de position.

Ses yeux, plongeant dans les ténèbres épaisses qui enveloppaient la berge et le quai, ne se détachaient pas de la direction du pont au Change, dont la masse noire se dessinait à peine dans l'obscurité.

Le plus profond silence régnait dans la pièce.

On n'entendait que le tic-tac régulier de l'horloge et le sourd murmure causé par les eaux du fleuve qui se ruiaient sur les piles des arches du pont.

Diane, toujours immobile, la main droite appuyée sur la vitre à la hauteur de son joli visage, semblait redoubler d'attention.

Enfin, son petit pied frappa le plancher en signe d'impatience, et ses doigts se contractant, firent résonner le verre avec une rapidité convulsive.

—Il ne m'aime pas ! dit-elle tout à coup en répondant aux pensées qui se pressaient sous un front poli comme l'agate. S'il m'aimait, il serait revenu...

Il sait bien que je suis seule, puisque ma mère est auprès de madame Marie, et il devait quitter mon père après l'avoir accompagné jusqu'à la porte-Buci.

Voici deux heures déjà qu'ils sont partis et il ne revient pas !... Oh ! décidément il ne m'aime pas ! il ne m'aime pas !

Et la jeune fille, faisant un mouvement pour quitter la fenêtre, se retourna à demi.

Doux larmes, deux perles limpides, tombaient au bord de ses longs cils et glissèrent sur ses joues veloutées comme le fruit du pêcheur.

Abandonnant son poste d'observation, elle fit quelques pas en avant vers la table et se pencha pour interroger le cadran de l'horloge.

— Dix heures ! reprit-elle en se redressant. Il ne viendra plus maintenant... et lors même qu'il viendrait... ma mère va rentrer, mon père ne peut tarder, et il ne pourrait me confier ce secret dont il me parle sans cesse... ce secret qui semble s'opposer à notre bonheur, et qu'il devait me révéler ce soir...

Diane se laissa tomber sur un fauteuil.

— Oh ! fit-elle avec désespoir, s'il ne m'aimait pas, je mourrais !

A cet instant un bruit sourd retentit au dehors ; la jeune fille se leva avec la rapidité de l'éclair.

— Le galop d'un cheval ! murmura-t-elle, tandis qu'une rougeur ardente lui montait au visage, envahissait ses joues et son front. C'est lui sans doute.

Et souriant soudainement à travers ses larmes à l'espoir de voir bientôt celui qu'elle attendait avec une anxiété profonde, Diane courut vers la fenêtre reprendre le poste qu'elle avait quitté.

Le bruit qui l'avait fait tressaillir arrivait alors jusqu'à elle d'une façon distincte.

Son grand œil bleu dilaté s'efforçait de percer les ténèbres, et toute son âme paraissait être passée dans ce regard inquiet.

— C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle avec une joie expansive et en posant sa main droite sur le côté gauche de son corsage comme si elle eût voulu comprimer les battements de son cœur.

La lumière qui éclairait le petit salon où se trouvait la jeune fille se projetait vaguement à travers les vitres, et, en dépit des rideaux de tapisserie garnissant les fenêtres, lançait au dehors un double rayon qui se découpait en nuance dorée dans l'ombre de la nuit noire.

Ce double faisceau lumineux renvoyé par le plafond blanc de la pièce faisant fonction de réflecteur, descendait sur la partie du quai où se dressait la façade du grand Châtelet, et éclairait doucement la porte d'entrée du vieux bâtiment.

A l'instant même où Diane laissait échapper l'exclamation joyeuse dont l'écho retentissait dans son jeune cœur, un cavalier accourant à toute bride par le pont au Change, débouclait sur le quai et traversait la traînée lumineuse dont nous avons parlé.

C'était la subite apparition de ce cavalier qui avait si fortement ému la pauvre enfant.

Celui qui arrivait à cette heure avancée de la nuit devait avoir le mot de passe, car non-seulement l'archer placé en sentinelle s'effaça pour le laisser passer, mais encore il appela pour faire ouvrir la porte de la forteresse.

Quelques secondes après le cavalier pénétrait dans l'intérieur du bâtiment et l'on entendait résonner sur le pavé de la cour le piétinement impatient de sa monture.

Diane s'était blottie dans l'un des immenses fauteuils à dossier armorié qui garnissaient les deux côtés de l'énorme cheminée où pétillait un feu clair, et les mains croisées, la tête à demi penchée sur son sein palpitant, elle attendait.

Tout à coup la porte tourna doucement sur ses gonds, et,

sans être annoncé, le comte de Bernac apparut sur le seuil de la pièce.

Diane tressaillit encore, et l'incarnat qui colorait son joli visage sembla redoubler d'intensité.

Le comte s'avança vivement vers la jeune fille.

— J'ai cru que je n'arriverais jamais, dit-il d'une voix caressante et en imprimant ses lèvres sur une petite main blanche et fluette, aux ongles rosés, aux doigts effilés, qu'il venait de saisir dans les siennes, et qui ne lui fut que bien faiblement disputée.

Tout Paris semblait se liguier pour conspirer contre mon bonheur ! Enfin me voici ! vous êtes seule encore, Dieu soit loué !

En achevant ces mots, le jeune homme, sans lâcher la petite main qu'il avait prise, s'était laissé glisser sur le plancher, et se trouvait alors agenouillé près de son interlocutrice.

Celle-ci fit un geste d'effroi.

— Henri ! s'écria-t-elle en s'efforçant de relever le comte.

— Chère Diane ! que craignez-vous donc ! répondit M. de Bernac.

— Si l'on entrat !

— Qu'importe ? Votre père, votre mère ne connaissent-ils pas mon amour, et ne l'approuvent-ils pas ?

— C'est vrai ! murmura Diane sans oser encore relever ses longues paupières que l'émotion et ce sentiment de pudeur particulier à toute jeune fille qui se trouve pour la première fois seule avec celui qu'elle aime, l'avaient contrainte à abaisser depuis l'entrée du gentilhomme.

C'est vrai ! mon père me disait encore ce matin que bientôt il vous nommerait son fils, et, ma mère avant de se rendre ce soir auprès de la reine, m'a baisé au front en souriant et en me disant qu'elle allait solliciter de Sa Majesté le consentement du roi à notre union.

Au lieu de répondre, le comte de Bernac laissa retomber la main qu'il tenait encore, et un soupir s'échappa de sa poitrine.

Cette action, ce soupir firent lever vivement les yeux de la jeune fille.

— Mon Dieu, Henri ! qu'avez-vous donc ? s'écria-t-elle après avoir contemplé son fiancé durant quelques secondes.

Le comte s'était relevé, et son visage, admirablement éclairé par les bougies de cire jaune brûlant dans un candélabre, et par la flamme ardente du foyer, expliquait suffisamment l'exclamation d'effroi que venait de pousser Diane.

Quiconque eût vu le brillant gentilhomme quelques heures auparavant, alors qu'il chevauchait côte à côte avec M. d'Aumont, ou lorsqu'il causait dans la maison de Jonas avec la belle Catherine et ses nombreux amis, n'eût, certes, pu le reconnaître, tant l'expression de sa physionomie avait pris un caractère différent.

Ses traits altérés, son visage pâli, son front chargé de nuages, ses sourcils contractés, sa bouche crispée, avaient fait subir à cette mâle et belle figure, à l'expression d'ordinaire fière et insouciance, une métamorphose complète.

Justement alarmée par ces indices de quelque peine terrible, elle devait éprouver celui qu'elle aimait, Diane s'était précipitée en avant et avait saisi le bras de son fiancé.

— Henri ! répéta-t-elle avec une anxiété, Henri ! qu'avez-vous donc ?

— Ne me le demandez pas, Diane ! répondit tristement le jeune homme en détournant la tête.

— Henri ! encore une fois, qu'avez-vous ? je veux le savoir !

Diane prononça ces mots avec une énergie et une force de volonté dont on n'eût pas cru capable sa mignonne et délicate nature.

De comte la regarda en silence.

—Vous voulez savoir ce que j'ai ?

—Oui, je le veux !

—Eh bien ! ma Diane bien aimée, je suis le plus misérable et le plus malheureux des hommes.

—Vous, misérable ! vous, malheureux ! s'écria la jeune fille avec un étonnement manifeste et en croissant ses mains qu'elle éleva vers le ciel. Vous, Henri ? Et pourquoi me dites-vous cela, mon Dieu ?

—Parce que cela est.

—Mais un malheur vous menace-t-il donc ?

—Oui, Diane, et le plus grand de tous.

—Quel malheur, Henri ? Par grâce, parlez vite !

—Celui de vous perdre, Diane !

—De me perdre ? répéta-t-elle.

—Oui.

La jeune fille recula d'un pas et ouvrit plus grands encore ses yeux dilatés.

—Je ne vous comprends pas, dit-elle.

—Quoi ? s'écria Henri avec force, vous ne comprenez pas, Diane ?

Eh bien ! ce mariage dont vous parlez, ce mariage que j'appelais de tous mes vœux, ce mariage est désormais impossible !

—Impossible ! fit mademoiselle d'Aumont en devenant subitement d'une pâleur extrême.

—Impossible ! répéta le comte.

—Oh ! s'écria Diane, mon père a-t-il donc retiré sa parole ?

—Non, Diane ; votre père consent toujours à notre union...

—Ma mère...

—Madame d'Aumont me témoigne la même tendresse...

—Mais alors, Henri, vous voyez bien que ce que vous dites est insensé !

—Ce que je dis est vrai, et c'est cette vérité qui me brise le cœur.

Diane contempla le jeune homme d'un œil ardemment interrogateur, puis, poussant un cri et se laissant retomber sur un siège :

—Ah ! s'écria-t-elle en éolant en sanglots, vous ne m'aimez plus !

XIX

LE COMPLICE D'UN CRIMINEL D'ÉTAT.

Le comte de Bernac se précipita aux pieds de la jeune fille, et entourant de ses bras cette taille souple et fine qui ployait sous le vent de la douleur, comme un roseau sous le souffle de l'orage :

—Ne plus vous aimer, Diane ! s'écria-t-il avec un accent passionné ; ne plus vous aimer, ne dites jamais cela ! ne le pensez jamais surtout ! Ne plus vous aimer, vous si belle, si jeune, si charmante ! mais ce serait un sacrilège, Diane ; songez-y donc !

Oui, je vous aime, chère enfant, je aime de toutes les forces réunies de mon âme et de mon cœur ! Je vous aime comme l'oiseau aime l'espace, comme la fleur aime la rosée, comme le lion aime le désert, comme on aime enfin tout ce qui fait la vie et le bonheur, et c'est parce que je vous aime ainsi, Diane,

que je sens mon courage faiblir et l'existence se retirer de moi, car il me faut renoncer à vous !

En entendant ces douces paroles frapper son oreille, Diane avait séché ses larmes, et l'amour exprimé par cette voix si chère avait rendu à ses joues leur brillant coloris.

Etreignant avec une énergie fiévreuse les mains du jeune homme agenouillé devant elle :

—Mais si vous m'aimez ainsi, Henri, dit-elle, si mon père, si ma mère consentent à notre union, que parlez-vous de malheur, que parlez-vous de séparation ?

—Il le faut, Diane !

—Encore ?

—Il le faut !

—Mais pourquoi, mon Dieu, pourquoi ?

—Parce qu'en ce moment, enchaîner votre vie à la mienne, ce serait river votre avenir de bonheur à un avenir de douleurs et de misères !

—Douleur ! misère ! ces mots ont-ils donc une signification pour ceux qui s'aiment ; et si vous m'aimez, Henri, vous savez bien que mon cœur, moi, vous appartient tout entier !

—Quoi, Diane, m'aimeriez-vous assez pour vous donner à moi, lors même que le malheur serait suspendu sur ma tête ?

—Je ne sais pas comment je vous aime, Henri ; tout ce que je sais, c'est que s'il me fallait renoncer à mon amour, je mourrais sans regrets !

—Ainsi, Diane, vous vous sentiriez le courage de braver tous les danger pour devenir ma femme ?

—Sans doute ! répondit simplement la jeune fille.

—Vous renoncerez, s'il le fallait, aux plaisirs que vous promet le séjour de la cour ?

—Peut-on hésiter entre le bonheur et le plaisir ?

—Vous consentiriez à vivre isolée, loin du bruit des villes, sans autre société que la mienne ?

—Une femme ne doit-elle pas suivre son mari partout où il lui plaît d'aller ?

—Vous ne reculerez devant aucun sacrifice ?

—Mettez-moi à l'épreuve, Henri.

—Vous auriez la force de quitter cette nuit, s'il le fallait, votre père et votre mère ?...

—Quitter mon père, quitter ma mère ! s'écria Diane avec stupéfaction ; vous voulez m'éprouver, Henri ?

—Non, Diane, je vous dis la vérité ! Si vous m'aimez, si vous voulez que rien ne nous sépare, il vous faut fuir avec moi.

—Fuir avec vous ?

—Oui !

—Jamais, Henri, jamais !

—Alors, Diane, il nous faut renoncer l'un à l'autre.

Mademoiselle d'Aumont cachait dans ses mains sa tête si belle, qu'encadraient d'admirables cheveux blonds à demi dénoués, et dont les boucles soyeuses retombaient en cascades opulentes sur ses épaules aux contours arrondis.

—Mon Dieu, Seigneur ayez pitié de moi ! s'écria-t-elle avec l'accent du plus profond désespoir : je crois que je deviens folle !

Le comte de Bernac parut vivement ému par l'expression navrante dont était prononcées ces paroles.

Il comprit que cette nature d'une exquise délicatesse était à bout de force et de courage, et qu'une semblable scène, en se prolongeant, pouvait porter un coup fatal à cette organisation si frêle.

—Diane, fit-il, en s'efforçant de donner à sa voix une expression de tendresse suprême : Diane, remettez-vous ! Ayez

de l'énergie, nous en avons tous deux besoin. Si je vous vois souffrir, je me tuerai à vos pieds !

—Au nom du ciel, parlez ! répondit la jeune fille en réunissant ses forces.

Pourquoi devons-nous renoncer l'un à l'autre ? Pourquoi devrais-je fuir avec vous ?

—Parce que, dans deux jours, ma tête sera mise à prix, Diane ; parce que, dans deux jours, je serai poursuivi, traqué, pris et jeté au fond d'un cachot, si d'ici là je ne mets pas entre moi et mes ennemis les frontières du royaume.

—Vos ennemis, Henri ; mais quels sont-ils ?

—Le roi, la justice, votre père lui-même !

—Mon père votre ennemi ?

—Oui, s'il ne l'est pas encore, la charge qu'il occupe le contraindra à le devenir.

N'est-il pas le chef suprême de la justice de la province et de la capitale, et, comme tel, ne doit-il pas poursuivre ceux que le roi et la justice lui désignent comme coupables ?

—Coupable ; l'êtes-vous donc ?

—Oui, Diane !

—Et de quel crime, mon Dieu ?

Henri sembla hésiter un moment ; puis, baissant la voix :

—Je suis l'ami du comte d'Auvergne, dit-il.

—Du comte d'Auvergne ! répéta Diane avec terreur ; de celui qui vient de conspirer avec M. d'Entraignes et la marquise de Verneuil ; de celui que le parlement a condamné à mort pour crime de lèse-majesté !

Le comte de Bernac baissa la tête.

—Êtes-vous donc complice du comte d'Auvergne ? s'écria la jeune fille avec véhémence.

—Oui, murmura Henri.

—Oh ! mais alors il faut fuir !

—Sans doute Diane, si je veux vivre ; car grâce ne me sera pas plus faite à moi qu'elle ne l'a été au feu duc de Biron, et le bourreau frappera encore la tête d'un gentilhomme.

Diane se renversa en arrière.

La pauvre enfant venait d'entrevoir, dans un rêve horrible, le sanglant échafaud dressé sur la place de Grève, et celui qu'elle aimait agenouillé devant le billot fatal.

Puis, se dressant brusquement, l'œil hagard, ses beaux cheveux en désordre, ses mains suppliantes :

—Partez, Henri ! Fuyez ! s'écria-t-elle.

—Seul ? demanda le jeune homme.

—Mon Dieu ! mon Dieu ! ce que vous me demandez est impossible !

—Alors, Diane, je reste ; advenue que pourra !

La jeune fille se tordait les bras avec désespoir ; des larmes inondaient son visage, sa respiration était courte et haletante.

Le comte de Bernac la contemplait avec une fixité étrange. L'œil du gentilhomme était sec, mais le regard ardent qui s'en échappait enveloppait la fille du prévôt de Paris de ses effluves magnétiques.

Un long silence se fit dans la pièce. Diane parut reprendre un peu de calme.

—Henri, murmura-t-elle d'une voix déchirante, oh ! par grâce, dites-moi que tout cela est une épreuve : dites-moi que je viens de faire un mauvais rêve !

—Je ne puis vous dire cela, Diane, répondit le comte en secouant tristement la tête.

Cela n'est point une épreuve, cela n'est point un rêve, c'est la vérité ; je suis complice du comte d'Auvergne !

—Mon Dieu ! mon Dieu ! Mais comment vous êtes-vous jeté dans cette horrible conspiration ?

—Qu'importe le motif, à cette heure, si la cause est là menaçante, dit le jeune homme avec une sorte d'emportement.

Le parlant a accusé MM. d'Auvergne et d'Entraignes de complot avec le roi d'Espagne, et il les a condamnés à mort eux et leurs complices.

—Mais si on vous avait reconnu complice de ce crime de lèse-majesté, vous seriez arrêté, Henri !

—Aussi vais-je l'être, Diane !

—Mais pourquoi ? pourquoi ?...

—Pourquoi suis-je encore libre, voulez-vous dire ? Je vais vous l'expliquer.

Le comte d'Auvergne est trop bon gentilhomme pour livrer un ami ni déceler un complice. Aussi ne l'a-t-il pas fait ; aussi ne le fera-t-il pas ; mais entre lui et moi, existe toute une correspondance des plus significatives.

Jusqu'à ce jour cette correspondance avait échappé à toutes recherches ; je croyais n'avoir rien à craindre.

Ce matin un courrier m'est arrivé d'Auvergne. Il venait de la part de l'intendant du comte, et cet intendant m'annonçait que MM. d'Eurre et de Nérestant, ceux-là mêmes qui avaient jadis arrêté le comte, avaient fouillé minutieusement le château de Clormont, et que, le hasard et le diable les aidant, ils avaient découvert la cachette mystérieuse dans laquelle se trouvaient tous les papiers de M. d'Auvergne, et toute sa correspondance avec les complices qu'il avait jusqu'ici refusé de nommer.

L'intendant ajoutait qu'il était certain d'arrêter le courrier expédié par la justice au roi, mais qu'il ne pouvait cependant me garantir que quarante-huit heures de sécurité.

Il m'engagea à fuir au plus vite.

Maintenant, Diane, vous connaissez la vérité entière. L'avis m'est parvenu il y a douze heures.

Après-demain matin il ne sera plus temps de prendre un parti ; je serai arrêté...

Diane poussa un cri.

—La mort est sur ma tête, Diane, continua le comte avec un accent véhément ; vous seule pouvez l'écarter, car je ne ferais pas sans vous !

La jeune fille s'affaisa sur un siège voisin et parut privée de sentiments.

Le comte la poursuivait toujours de son regard fascinateur.

Tout à coup le silence lugubre qui régnait dans le petit salon fut troublé par un bruit vigoureusement accentué provenant du dehors.

C'était le piétinement d'une troupe de chevaux, traversant le pont au Change et se dirigeant vers le grand Châtelet.

Une vive clarté, produite par la lueur des torches, resplendit subitement sur le quai.

—Mon père ! s'écria Diane.

Henri la saisit dans ses bras.

—Je t'aime ! murmura-t-il à l'oreille de la jeune fille, je t'aime à ne pouvoir vivre sans toi ! sache-le bien !

La nuit prochaine, il y a un bal masqué, tu te rappelles, à l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne. Ton père et ta mère doivent t'y conduire : ils me l'ont dit.

À la faveur d'un déguisement, t'a fuite est possible. J'ai tout préparé, Diane, si tu m'aimes nous fuirons ensemble... Si tu refuses, Diane, je me livre moi-même au lieutenant criminel, je te le jure sur mon honneur de gentilhomme !

Diane ne répondit pas, mais un cri sourd, ressemblant au râle d'un mourant, s'échappa à travers sa gorge aride.

Le comte de Bernac enleva la jeune fille et la porta, à demi inanimée, jusque sur le seuil d'une pièce voisine dont il ouvrit lui-même la porte.

—Voici votre père, continua-t-il, en laissant glisser à terre son précieux fardeau et en désignant du geste l'entrée du Châtelet, à la porte duquel se pressait la cavalcade qui venait de traverser le pont.

Rentrez dans votre chambre, il ne faut pas qu'il vous voie, car s'il vous voyait, Diane, il voudrait connaître la cause de vos larmes, et s'il la connaissait, il serait forcé de me poursuivre, sous peine d'être accusé lui-même du crime que l'on m'impute.

—Oh ! fit la jeune fille en se soutenant à peine, c'est donc là, Henri, ce grand secret que vous deviez me confier ?

—Oui, Diane, et vous voyez que vous seule pouviez l'entendre. Maintenant, ma vie et ma mort sont entre vos mains... Vous êtes l'arbitre souverain de ma destinée...

Le bonheur pour tous deux ou la mort pour moi par la main du bourreau...

Réfléchissez, Diane ! vous avez jusqu'à la nuit prochaine !

Et sans attendre la réponse de la jeune fille, dégageant ses vêtements que la pauvre enfant tenait d'une main défaillante, il referma la porte de la chambre de Diane, traversa d'un bond le salon et s'élança au dehors.

—Elle partira ! murmura-t-il en posant le pied sur la première marche de l'escalier, qu'il s'apprêtait à descendre. Elle partira ! répéta-t-il, tandis qu'un éclair de triomphe illuminait son œil noir. Elle partira !

Par la mort ! je l'enlèverais plutôt de force, mais l'amour la conduira seul !

Ah ! je crois qu'enfin le jour du triomphe va luire !

Cornes du diable ! si Humbert n'est pas content de moi, il sera difficile !

Et maintenant, mon cher prévôt, mon excellent ami, vous pouvez vous défier de moi tout à votre aise ! Vous êtes un fin renard, mon très-cher, mais vous n'êtes pas de force encore à lutter avec moi !

Ventre sans-gris ! si Catherine a dit vrai, la nuit sera heureuse !

Un bruit sourd, qui retentit alors au-dessous même de l'escalier, annonça le passage sous la voûte d'entrée de la cavalcade, dont la venue avait si subitement terminé l'entretien de Diane et du comte de Bernac.

Henri se pencha sur la balustrade en bois sculpté.

La rougeâtre clarté des torches qui envahit aussitôt le vestibule, le piétinement sonore des chevaux, le pas lourd des archers, le grincement de la porte massive, tournant sur ses gonds pour se reformer, indiquèrent l'arrivée du prévôt et de sa suite dans la cour intérieure du grand Châtelet.

Henri descendit lentement.

Durant les quelques secondes que le comte de Bernac mit à franchir les degrés aboutissant à la cour intérieure du bâtiment, une métamorphose complète sembla s'opérer en lui.

Le front calme, la bouche souriante, la tournure dégagée, il s'avança vers le prévôt qui venait de descendre de cheval, avec cette aisance, cette élégance, qui paraissait lui être propres.

Derrière M. d'Aumont se tenait le lieutenant civil, à la tête d'un peloton d'archers.

Au centre de ce peloton, quatre hommes, les mains attachées derrière le dos, demouraient stationnaires.

—Ma foi ! mon cher prévôt, je commençais à craindre que vous ne revinsiez pas, dit le comte en tondant ses deux mains à M. d'Aumont.

Celui-ci répondit au geste affectueux du gentilhomme, mais avec une contrainte évidente.

—Vous avez vu madame d'Aumont ? demanda-t-il.

—Non. Madame d'Aumont est toujours auprès de Sa Majesté. Il paraît que la reine Marie a le bon goût d'affectionner tendrement sa nouvelle dame d'honneur.

C'est d'un excellent augure pour votre avenir, mon très-cher ami.

—Je le souhaite, répondit M. d'Aumont dont le front assombri dénotait la préoccupation profonde.

—Mais, j'ai eu l'honneur d'entrevoir mademoiselle Diane, ainsi que vous m'en aviez octroyé permission.

Je dis entrevoir, car votre charmante fille semblait fatiguée, et après quelques minutes d'un entretien que j'ai trouvé bien court, je vous le jure, elle m'a demandé la permission de rentrer dans ses appartements.

Demeuré seul, je vous ai attendu, ne voulant pas quitter le Châtelet sans vous serrer les mains et, ajouta M. de Bernac en baissant la voix, savoir quel avait été le résultat de votre expédition.

—Il a été tel que vous-même sembliez le prévoir, répondit le prévôt en secouant la tête.

—Ainsi le capitaine La Chesnaye...

—Possède décidément le don d'ubiquité, car il est à la fois partout et cependant on ne peut le trouver nulle part.

—Bref ! vous avez fait buisson creux, comme disait messire Jacques de Fouilleux.

—Pas tout à fait cependant, à défaut d'un solitaire, j'ai forcé des ragots, répondit M. d'Aumont en désignant de la main les quatre personnages placés au milieu des archers.

A cet instant même, une division s'opérait dans le groupe indiqué, par suite des ordres que venait de donner le lieutenant civil.

Trois des prisonniers, conduits par quelques soldats, se détachèrent de la masse et traversèrent la cour, passant sous les yeux du prévôt de Paris et du comte de Bernac.

Ces trois prisonniers étaient Rougegorge, Jean sans Rate et Laurent.

Tout en paraissant examiner avec attention ceux que lui désignait le prévôt, Henri ne quittait pas de l'œil la physionomie sévère de M. d'Aumont :

—Les rapports étaient exacts, pensa-t-il. Ce digne prévôt n'est plus le même qu'il était avec moi il y a deux heures.

Cordieu ! je crois que la grande partie va enfin commencer. Mais du diable ! si je ne lis pas toujours dans son jeu aussi clairement que je le fais en ce moment.

Et sans quitter cet air d'insouciance railleuse qui seyait à merveille à sa physionomie fine et expressive, le comte se retourna vers M. d'Aumont.

—Sont-ce donc des complices de La Chesnaye ? demanda le jeune gentilhomme en indiquant les trois prisonniers.

—Je le crois, répondit M. d'Aumont.

—Alors, ils seront pendus ?

—Haut et court !

—Ma foi ! ils le méritent bien, car il est difficile de contempler plus hideuse face que chacune de ces trois abominables figures.

Les trois espions, dont la trahison envers La Chesnaye avait

évidemment tournés à leur préjudice, s'engouffraient alors sous une voûte basse, sombre, à l'accès défendu par une épaisse grille de fer, et qui conduisait aux prisons souterraines du vieux Châtelet.

Le comte les suivit un moment du regard, puis, en les voyant disparaître, il haussa les épaules, et un sifflement railleur glissa entre ses lèvres.

—Et celui-ci que vous semblez réserver pour la bonne bouche, puisqu'on le garde le dernier, est-ce aussi un complice du terrible capitaine ? reprit-il en levant le doigt dans la direction du quatrième personnage dont venait de se rapprocher le lieutenant civil.

—Je le crois également, répondit le prévôt, mais je ne saurais rien préciser à son égard.

—De quoi l'accuse-t-on, alors ?

—D'avoir soupé ce soir avec La Chesnaye.

—Bah ! ce gaillard là a soupé ce soir avec votre illustre bandit ?

—Oui.

—Où cela ?

—A la foire Saint Germain.

—Et on l'a arrêté, lui, sans arrêter le capitaine ?

—La Chesnaye s'était échappé avant l'arrivée du lieutenant civil.

—Eh bien, mais, si celui-ci a soupé avec La Chesnaye, il doit être de ses amis, et par conséquent il peut vous renseigner précieusement...

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 40±).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, outre la prime mentionnée à la dernière colonne, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

—Comment appelez-vous les personnes qui soignent les blessés sans y être obligés ?

—Je les appelle des « libres penseurs » (libres panseurs).

* **

Les galanteries de Boireau.

Trouvant Madame X... en costume de matin :

—Ah ! madame, lui dit-il, vous êtes comme les pommes de terre, délicieuses en robe de chambre !

* **

Une demoiselle passait un examen. Ses juges voulurent l'interroger sur la musique, son côté faible, ou plutôt son côté nul.

—Qu'est-ce que la musique ?

—La musique, répond avec aplomb la jeune étudiante, est un art d'agrément. Or, comme nous ne sommes pas ici pour nous amuser, passons, s'il vous plaît à un autre sujet.

Les examinateurs rirent ; ils étaient désarmés, et la demoiselle fut reçue.

A VENDRE A BON MARCHÉ — HISTOIRE DES CANADIENS-FRANÇAIS, par Benjamin Sulte, complète et en parfait ordre. S'adresser ici.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRÉ »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRÉ ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

PREMIÈRE SÉRIE—Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos, Les Deux Duchesses, Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiettes, variétés, etc., etc.

DEUXIÈME SÉRIE—Les Aventures du Capitaine Vatan ; La Dame de Pique ; La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un Autre ; Un Noviciat ; historiettes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (complet et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

Le Capitaine Vatan — Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix que coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exili l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré à domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable et entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & CIE., EDITEURS,
Boîte 1986 475 Rue Craig, Montréal.